

VIII. Biographie / Biografie

«Alexis Curvers. Journal (1924-1961)»

Édition, notes et introduction de Catherine Gravet,
Metz, Université Paul Verlaine-Metz, 2010, 568 p.

Sous les auspices de l'Université Paul Verlaine de Metz, le Centre de recherche "Écritures" a procédé très récemment à l'édition critique du *Journal* d'Alexis Curvers (1906-1992), auteur un peu (et injustement) oublié aujourd'hui de *Bourg-le-Rond* (1937), de *Printemps chez des ombres* (1939) et – surtout – de *Tempo di Roma* (1957). En confiant cette tâche à Catherine Gravet, le Centre en question a eu la main heureuse : cette chargée de cours à l'Université de Mons, par ailleurs fort versée dans l'approche de l'univers curversien, a sans conteste mené à bien un énorme travail de mise en contexte, associant méticulosité et érudition. Le très riche appareil critique élaboré permet en effet de restituer au fil de la plume

du diariste non seulement son cadre familial et social mais aussi une part du tissu humain où il évoluait au cours de ces années, déterminantes pour l'œuvre littéraire.

Les *Cahiers*, au nombre de neuf, couvrent ainsi de manière discontinue une large période allant du 22 février 1924 au 9 janvier 1961, du fragile adolescent marqué par le décès précoce de ses parents à l'homme mûrissant, mais mal remis d'une grave dépression nerveuse et désormais désespéré face à la victoire "de tout ce qui est sot et méchant", dans un monde tenaillé par le "Parti de la Subversion", c'est-à-dire par "le Diable". À ce moment de son existence, il ne restait plus grand-chose du chrétien progressiste qu'il avait été dans les années trente et, désormais lié à la très traditionaliste revue *Itinéraires* de Jean Madiran, peut-être méditait-il déjà son fameux *Pie XII, le pape outragé*, qui lui vaudra l'estime de tous les ennemis du modernisme... Avant d'en arriver là, il avait traversé la Seconde Guerre mondiale, qui le vit perdre bien des illusions.

Les *Cahiers* consacrés à cette époque s'avèrent particulièrement denses, surtout ceux qui s'attachent à l'exode de 1940, à la Libération et à l'Offensive des Ardennes. Les notes s'y enchaînent parfois heure par heure, à un rythme haletant, épinglant les rumeurs les plus folles comme les espérances les plus absurdes. Et l'on en vient parfois à regretter que tout n'ait pas été rédigé sur ce *tempo*... Car, pour le reste, les jours s'écoulaient parfois bien lentement, à une cadence proustienne. Tels quels, ses écrits reflètent la manière dont fut appréhendé le conflit par un intellectuel hypersensible, féru de culture classique et

des belles-lettres et frotté de surcroît de parisianisme mais qui s'est vu en quelque sorte relégué par les malheurs du temps dans son village de Tilff-sur-Ourthe, au bout de la grande banlieue liégeoise. Ses pensées, dans les phases les plus mornes de la "drôle de guerre" ou de l'Occupation, pour être remuées loin de la bataille, n'en sont pas moins évocatrices des hésitations, des doutes, des oscillations d'un homme manifestement dépassé par les événements et résigné, ou à peu près, à les subir, dans un monde dans lequel il estime ne plus avoir prise. Durant les années trente, le jeune compagnon de Marie Delcourt – romaniste, féministe, pacifiste et femme virile – s'était profilé fort à gauche, devenant même un compagnon de route occasionnel du parti communiste. En novembre 1939, ébranlé par la signature du pacte germano-soviétique, il confie toute son amertume à son cher *Journal*. Amertume d'avoir été trompé... et de s'être trompé avec "la grande lumière d'Octobre" : "Notre erreur(...) coupable a été de ne pas nous rendre compte plus tôt que nous avions affaire à un peuple de primates (*sic*) prêts à n'importe quoi. Ils nous ont pris par les sentiments, à propos de l'Espagne, des victimes de l'hitlérisme, etc."

Sans être antisémite, il s'était fait à l'instar de bon nombre de catholiques de son temps une certaine idée du peuple d'Israël. Une idée qui, sans être hostile, n'était pourtant pas nécessairement bien positive. Ainsi, en avril 1932, n'écrivait-il pas encore : "(...) Mais les Juifs, peut-être aussi, expient leur nationalisme renforcé de théocratie et cet orgueil, qui les a conservés et isolés, de se croire le peuple élu" ? Les persécutions qui vont

s'abattre sur eux de 1940 à 1942, au fil des ordonnances allemandes, achèvent de le retourner en leur faveur. Dès le mois de septembre 1941, notre homme s'indigne : "Défense est faite aux Juifs de circuler entre 8 heures du soir et 7 heures du matin. Raison : trop de Juifs trempent dans le commerce noir. Quand ce serait vrai, il aurait fallu ne pas leur enlever d'abord tous les autres moyens d'existence. (...). Les auteurs de ce monstre juridique (la législation antisémite nazie) n'ont pas vu que la barbarie éclate moins encore dans la cruauté sadique de la mesure en question (...) que dans l'impertinence des motifs qu'ils invoquent. Le vrai barbare est celui qui ne sait même pas qu'il est un barbare..."

Mais à vrai dire, le chemin de croix gammée des Juifs ne constitue pas la trame de ses *Cahiers*. C'est d'abord de survivre physiquement dans un âge de restrictions de toutes sortes qui importe, et on n'y parvient pas trop mal à Tilff-sur-Ourthe. Si, de temps à autre, le désespoir le submerge, il se rend compte que la situation pourrait être plus dramatique pour lui-même et pour ses proches : "Mercredi 23 avril 1941. Impression que tout est foutu. Le pire nous semble promis, mais je songe qu'il y a moins d'un an, au moment de la débâcle en Belgique et en France, nous n'aurions pas cru que nous mènerions maintenant, dans notre maison, en plein drame européen, une vie somme toute tolérable... Il y a les autres, oui, l'océan de deuil et de souffrance autour de nous..."

Les malheurs de la guerre ne l'empêchent pas de relire abondamment Gide, son modèle, et *Le Banquet* de Platon. Une part

importante de son déplaisir provient de la malveillance de son voisin, un horrible rexiste qui s'ingénie à l'importuner en empiétant sur son soleil et sur sa propriété avec l'élévation d'une palissade. Et surtout ses contacts ordinaires avec la France des lettres sont à peu près interrompus. Ce qu'il reçoit encore de ce côté, la *Nouvelle Revue Française* "-ersatz", version Drieu La Rochelle, ne le console vraiment pas. Il ne se prive de critiquer abondamment et avec lucidité, mais dans la plus stricte intimité, les élites du Paris collabo. Selon lui, parmi ceux-ci...

"1^e) Il y a ceux qui, ne pensant à rien du tout, écrivent toujours tout ce qu'on voudra et s'amusent à noyer d'une encre qu'ils croient lyrique des phantasmes qu'ils prennent pour des idées..."

2^e) Viennent ensuite ceux qui ont quelque chose à dire. (...). Ce quelque chose est leur joie de voir les Allemands en France.

3^e) Les petits aigris, les petits roublards, les petits impatients..."

Finalement, en parcourant son *Journal* des années 1940-1945, on a la vague impression d'entrevoir le Fabrice del Dongo de Waterloo, étant entendu que, dans le cas présent, il s'agit d'un non-héros égaré sur les bords de l'Ourthe, ayant tout le loisir de goûter aux joies de l'introspection et point trop mécontent de ne pas entendre le bruit du canon.

Mais cette posture ne fut-elle pas celle de quantité de beaux esprits avides d'engagement...une fois le danger passé, sur les bords de la Seine, de la Meuse, d'ailleurs... ?

Alain Colignon